

13) « Veux-tu guérir ? »

L'humilité consiste à « non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi à le croire fermement du fond du cœur » (RB 7,51).

Chacun de nous comprend que cette humble conscience intime du cœur n'est pas en notre pouvoir. C'est sûrement la chose qui est moins en notre pouvoir que toutes les autres. Notre cœur est peut-être la réalité de notre vie par rapport à laquelle nous sommes le plus impuissants. Notre cœur est libre aussi par rapport à nous-mêmes. Mais encore ne faudrait-il pas qu'il soit libre comme une bête sauvage, mais comme un fils. « Les fils sont libres » (Mt 17,26). Alors, notre cœur est vraiment la matière par excellence sur laquelle il faut laisser agir Dieu. Sur le cœur, on travaille surtout par la prière. Notre seul pouvoir sur notre cœur est de prier, de mendier, avec lui et pour lui, pour qu'il devienne intimement humble dans son affection, dans son sentiment, sa conscience de soi. Demander à Dieu l'humilité de notre cœur est le seul pouvoir que nous ayons sur notre conversion intérieure. Mais c'est un pouvoir immense qui peut changer toute notre vie, libérer toute notre vie, et l'ouvrir à la grâce de la vie filiale et à une vraie fécondité d'amour.

Si le bon larron a lui-même pris l'initiative de demander à Jésus de le sauver, le plus souvent c'est Jésus qui prend l'initiative de nous demander si nous voulons le salut qu'Il est venu nous offrir. De fait, c'est toujours Dieu qui prend l'initiative du salut, même si parfois on a l'impression du contraire.

Dans ma jeunesse, je chantais un chant religieux italien sur ce thème qui disait : « Au fond, je n'étais pas là, et Il m'a créé ; je n'existais pas, et Il m'a aimé. Au fond, c'est Lui qui a pris l'initiative. Alors, pourquoi avoir peur ? Il n'y avait pas la lumière, il n'y avait pas la couleur, il n'y avait pas l'amitié, le temps et l'amour. Au fond, c'est Lui qui a pris l'initiative. Alors, pourquoi avoir peur ? L'ingratitude seule nous fait oublier que Dieu ne commence rien sans l'achever... » (Claudio Chieffo, *L'iniziativa*)

Le paralytique de la piscine de Bethesda (Jn 5,1-16) était au fond lui aussi un crucifié comme le larron. Il était cloué à son brancard depuis 38 ans. Cela jusqu'au jour où Dieu prend l'initiative d'aller vers lui personnellement, bien qu'il se trouve au milieu d'une « foule de malades : aveugles, boiteux et paralysés » (Jn 5,3). L'initiative vient du cœur de Jésus qui est un cœur attentif, de Jésus qui trouve l'homme par son regard attentif : « Jésus, le voyant couché là, et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps, lui dit : 'Veux-tu guérir ?' » (Jn 5,6)

Jésus l'a vu, au milieu de tous, et Il s'est intéressé particulièrement à lui. Il a demandé de ses nouvelles. Peut-être parce qu'Il a vu qu'il était le plus triste, le plus abandonné, le plus seul. L'intérêt que Jésus lui porte devient relation, dialogue, et un dialogue qui interpelle d'emblé la liberté : « Veux-tu guérir ? » Jésus interpelle la volonté de cet homme, son désir, ce qu'il veut vraiment. Rien ne va de soi pour le Christ. Tout le monde dirait : Mais bien sûr qu'il veut guérir ! Quelle question ! Qui ne voudrait pas guérir ?

Je vois ici une analogie remarquable avec la question que saint Benoît pose à tous dans le prologue de la Règle, en citant le Psaume 33 : « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? » (Prol. 15) C'est comme si la Règle et notre vocation bénédictine commençaient au moment même où Jésus voit le paralytique et lui pose la question : « Veux-tu guérir ? ».

Qui veut la vie, qui veut la santé, qui veut le salut ?

Il faut toujours revenir à ce point sur le chemin à la suite du Christ. La vie et les circonstances intérieures et extérieures nous ramènent constamment à ce point, que nous le voulions ou non. Il faut toujours revenir là où Jésus, en voyant notre misère et étant pris de compassion envers nous, prend l'initiative de se faire proche et de nous demander : « Veux-tu guérir ? Veux-tu la vie ? ».

La condition de tout avancement est de revenir là où Dieu prend l'initiative d'interpeller notre liberté. De l'interpeller pour l'appeler à quoi ? À recevoir la grâce de la santé, du salut.

Jésus fera tout de suite le miracle, mais il demande que l'homme consente à sa grâce ; que l'homme consente à ce que sa miséricorde, sa compassion puissent s'exprimer dans l'espace de notre misère. Il est important de revenir toujours là où Dieu a l'initiative, car c'est là que Dieu manifeste sa grâce, sa gratuité originelle et éternelle.

Toute la Règle nous éduque à cela. Lorsque nous commençons de chanter l'Office, nous revenons à la source gratuite de l'initiative divine ; lorsque nous commençons ou terminons un service pour la communauté ; lorsqu'il nous est demandé l'humilité, la pauvreté, l'obéissance sans délai, le silence, le pardon réciproque... Chaque fois Benoît nous demande des gestes, des prières, des attitudes intérieurs par lesquels nous revenons là où Dieu a pris l'initiative de nous sauver, de nous guérir, de nous donner la vie. Chaque fois qu'un frère commet une faute, même après qu'il est excommunié, la guérison, le salut, la réparation consistent à revenir à la grâce de l'initiative salvifique du Seigneur. Et c'est cela l'humilité.

Mais pour que cela soit vraiment efficace, nous avons besoin d'une purification de la volonté. « Veux-tu guérir ? », demande Jésus. L'homme aurait pu et dû répondre tout simplement « oui » ou « non ». Il suffisait de dire « oui » pour que Jésus le guérisse. Il le dit, mais d'une manière qui trahit une disposition intérieure qui n'est pas tout à fait juste. Il a besoin de se convertir, de recouvrer la vraie liberté de sa volonté d'accueillir la grâce de Dieu.

Il dit : « Seigneur, je n'ai personne pour me plonger dans la piscine au moment où l'eau bouillonne ; et pendant que j'y vais, un autre descend avant moi » (Jn 5,7).

Cet homme veut guérir, mais, au cours des années, les objections à ce désir sont devenues plus fortes que la confiance en la possibilité de sa réalisation. Lorsque Jésus demande s'il veut guérir, au lieu de répondre simplement « oui ! », il met en avant des objections, celles de toujours, celles de chaque jour. Et, avec le temps, les objections coïncident avec la faute des autres : 'Je n'ai personne pour m'aider et les autres passent avant moi ; il n'y a personne qui m'aime et

tous les autres réussissent mieux que moi. Il n'y a que l'égoïsme des autres qui empêche ma guérison.'

Pour lui, la vie n'est qu'impuissance frustrée, solitude déçue et compétition jalouse. Nous sommes tous misérables, nous avons tous besoin de guérison, et cela nous met les uns contre les autres au lieu de créer une solidarité entre nous.

Mais le vrai problème c'est que cet homme n'attend plus rien de Dieu. Tout fixé sur sa propre impuissance à atteindre la piscine, sur ce que les autres ne font pas pour lui, et sur ce que les autres obtiennent pour eux-mêmes, il oublie que le miracle de l'eau de Bethesda n'est qu'un signe de l'action de Dieu, n'est qu'un signe qui devrait éduquer tous les malades à attendre la santé et le salut de l'amour tout-puissant du Seigneur.

Nous aussi, combien de fois et de combien de manières nous tombons dans l'état intérieur de cet homme. Là aussi, la Règle décrit bien toutes ces attitudes de prétention déçue qui font murmurer intérieurement le moine, qui le paralysent dans un mécontentement dont seulement les autres sont rendus responsables.

Bien sûr, notre misère est réelle, notre paralysie personnelle est un fait, et c'est vrai que nous avons besoin d'aide, d'amour, d'attention, de soutien. Mais nous risquons toujours d'oublier que Celui dont nous avons vraiment besoin, c'est Dieu, et que Dieu, s'Il a pris l'initiative de nous créer, de nous aimer, de nous racheter et de nous appeler, va sûrement achever notre guérison, notre salut.